

TOPOR

Roland Topor

CAFÉ
PANIQUE



suivi de

TAXI STORIES

Wombat

Extrait de la publication

Café Panique
suiivi de
Taxi Stories



Les Insensés n°10

Du même auteur
aux éditions Wombat

Vaches noires, 2011.

Mémoires d'un vieux con, 2011.

Mémoires d'un vieux con, suivi de *Topor à la bombe*
(tirage de queue), 2011.

Roland Topor

Café Panique
suivi de
Taxi Stories

Préface de Jean-Marie Gourio

Wombat

Maquette : Fanny Clavurier.
Photogravure : BiCi Graphic.

Café Panique est initialement paru aux éditions du Seuil (collection «Point-virgule») en 1982 et *Taxi Stories* aux éditions Safrat en 1988.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Jean-Marie Gourio, pour la préface.

© Nicolas Topor, pour le texte et les illustrations.

© Éditions Wombat, 2012, pour la présente édition.

ISBN : 978 2919 186 18 1

Préface

Très tôt dans sa vie, Roland Topor put découvrir le sens du terrible mot «panique». Il raconta cette rencontre et ce qui s'ensuivit dans cette chanson-là :

Je suis né à l'hôpital / Saint-Louis proche du Canal / Saint-Martin en trente-huit / Aussitôt j'ai pris la fuite / Avec tous les flics aux fesses / Allemands nazis SS / Les Français cousins germains / Leur donnaient un coup de main / En l'honneur du Maréchal / Pour la Solution finale / Bref je me suis retrouvé / En Savoie chez les Suavet / Caché près de Saint-Offenge / En attendant que ça change / Je n'avais qu'un seul souci / Celui de rester en vie / Après la Libération / J'avais encor l'obsession / D'arriver jusqu'à dix ans / Ensuite il serait bien temps / De réclamer un peu plus / Si j'échappais aux virus / Cette période historique / M'a insufflé la panique / J'ai conservé le dégoût / De la foule et des gourous / De l'ennui et du sacré / De la poésie sucrée / Des moisissures / Des pisses-froid / Des univers à l'étroit / Des collabos des fascistes / Des musulmans intégristes / De tous ceux dont l'idéal / Nie ma nature animale / À se nourrir de sornettes / On devient pire que bête / Je veux que mon existence / Soit une suprême offense / Aux vautours qui s'impatientent / Depuis les années quarante / En illustrant sans complexe / Le sang la merde et le sexe.

Et tout ça n'a jamais cessé ! Les rois, panique ! Les jours, panique ! Le vent, panique ! Les mouches, panique ! La neige, panique ! Les mages, panique ! Les mots, panique ! Le rouge, panique ! La croix, panique ! Les arbres, panique ! Les trous, panique ! Les légumes, panique ! Les nuages, panique ! Le ciel, panique ! Les saints, panique ! Le sang, panique ! Les papes, panique ! La mort, panique ! La vie, panique ! Les vers, panique ! La terre, panique !

Quand la panique vous suit toujours pas à pas, que ses semelles résonnent jour et nuit quelques mètres derrière vous, que vous pouvez sentir son eau de Cologne et l'odeur froide des mégots panique, il y a l'Art pour se tirer d'affaire un temps, et il y a les bars. Topor était un immense artiste qui aimait les petits bars. Topor aimait le vin et boire dans ces petits bars avec les gens collés au zinc.

Il m'arrivait de le croiser sur un trottoir de Paris et nous allions directement dans un café nous faire servir un joli blanc de Sancerre, ou un menetou, un mâcon, un brouilly bien frais, selon l'humeur, verre ambre ou rubicond qui offrait un répit. Topor parlait et riait. Livres. Peinture et cinéma. Vins. Projets. Toujours mille projets pour semer la Panique. Il restait là, bien planté, droit dans le refuge buissonnier. Là où la course s'arrête pour faire place au tournis. Coude sur le zinc. Pipe à la main. Ou cigare, c'était selon. La torsade de fumée gris-bleu accrochée à la joue.

Il en faisait des bars, encore. Là où se racontent les histoires les plus folles. Là où s'inventent les dingeries, le nez dans le verre, le cœur et le foie dans le creux de la main. Planqués !

Les trente-huit petites histoires qui composent *Café Panique* ont été glanées simplement, transformées, inventées, toute la cuisine des mots de comptoir ! ramassées,

mélangées, salées, frites, écrites par Topor au hasard des rencontres dans les débits de boissons, magasins à rêveries et refuges à fraternité. Histoires loufoques et féroces. Pleines comme des œufs. Désespoirs. Rêves bouchonnés. Vies madérisés. Déconnades à pleins tubes. Culs-de-sac. Culs-de-jatte. Caresses. On y croise des personnages comme Attends-la-Suite, Goût-Bulgare, Double-Face et Frisée-aux-Lardons, Deux-Minutes, Doux-Jésus, Pleine-Lune, qui était sorcier d'une tribu dans la corne de l'Afrique, Ris-de-Veau, Pommes-Vapeur ou Fermeture-Éclair ! Autant de tourbillons absurdes. Trente-huit tornades comico-tragiques et inversement qui arrachent une à une les feuilles de l'arbre-à-raison. Il faut le voir pour le croire ! Il y en a même qui disent : « Il faut le boire pour le croire ! »

L'esprit de Topor pullule de drôles de gars et de drôles de bonnes femmes qui font des choses qu'on ne savait pas ! Comment se douter, avant d'être entré dans ce Café Panique pour écouter toutes ces histoires-pas-folles-du-tout-plus-folles-que-des-histoires-de-fous, avant d'avoir siroté la parole de Tableau-Noir et de Tue-Mouches ! D'avoir rigolé Argent-Comptant ! D'avoir pleuré Tout-de-Go ! Ou d'avoir débattu devant une bière sur le cas troublant de Tant-qu'à-Faire qui ne se sent plus pisser.

Café Panique, ce sont tous les cafés en un seul. Tous les clients en quelques clients bien sentis. Bien sculptés. Beaux cornichons trempés dans le vinaigre. Café Panique, c'est le monde des buveurs bavards concentré en un seul zinc. Qui ferait le tour de la terre en raccourci. Zinc Panique ! Comme un zinc étalon dans un Café de Pandore ! La boîte de Pandore de la Panique ! Encore ! En boucle ! Peut-on jamais se cacher quelque part ? Topor a ouvert la boîte très

Café Panique

tôt dans sa jeune vie. La boîte de Café Panique reste ouverte toute la nuit, toute la vie.

Et maintenant, on boit quoi, les gars ?

JEAN-MARIE GOURIO

Café Panique

Pour Abram et Zlata (née Binsztok) Topor

L'histoire d'Attends-la-Suite

La première fois que j'étais entré au Café Panique, en compagnie de Cul-Sec qui tenait à me présenter Verre-en-Main avec lequel, selon lui, j'étais fait pour m'entendre, j'avais trouvé l'endroit formidable. Tous les vins qu'on avait pris ce jour-là étaient bons, Deux-Minutes, la fille qui servait au comptoir, souriante, et la porte si proche qu'on avait l'impression d'être sur le trottoir de la rue de Rivoli. Ce sont des détails qui comptent, pour un bistrot. Et puis, c'est important, la lumière était belle. En partie grâce à la patine des murs et du plafond, mais aussi, peut-être, parce que les globes de verre dépoli n'étaient pas propres, il régnait une atmosphère dorée qui embellissait tout le monde. En revanche, le téléphone était au sous-sol à côté de toilettes immondes, mais, à Paris, il ne faut pas demander l'impossible.

Je m'étais bien entendu avec Verre-en-Main et les autres. On avait passé la majeure partie de l'après-midi à discuter de n'importe quoi lorsque Vau-l'Eau me demanda à brûle-pourpoint ce que je faisais dans la vie.

– Oh, des trucs, répondis-je sans me mouiller.

– Comment, tu ne sais pas qui c'est ? s'exclama Cul-Sec, vantant la marchandise. C'est un humoriste. Il fait des dessins terribles : des gens coupés en morceaux, des bébés cloués sur des portes, des pièces de théâtre où les acteurs sont envahis par la merde...

Vau-l'Eau se souvint vaguement d'avoir entendu parler de moi.

– Tu es un comique, quoi ?

– Pas vraiment, enfin, si tu veux...

– Parce que les comiques, ils me dépriment. C'est vrai, ça, j'aime pas être obligé de rigoler sur commande.

Je le rassurai comme je pus. Il pouvait fondre en larmes, je m'en tamponnais le coquillard.

– Parce que, vois-tu, expliqua Vau-l'Eau, soulagé, j'ai connu un comique. Ce type, Attends-la-Suite, avait végété pendant une dizaine d'années dans tous les cafés-théâtres de la rive gauche jusqu'à ce que le grand imprésario Fifty-Fifty le prenne dans son écurie pour remplacer sa vedette Ah-Ah, qui venait de mourir à la suite d'un pari stupide après avoir englouti une grosse d'escargots en vingt minutes. Il devina tout de suite les possibilités d'Attends-la-Suite, à condition de le faire évoluer dans un sens plus populaire, de mieux dessiner son personnage et de lui trouver de bons gagmen. De son côté, Attends-la-Suite en voulait, comme on dit. Il était travailleur, pas borné, et il savait apprécier à leur valeur les conseils intéressés de Fifty-Fifty. Leur association porta rapidement des fruits inespérés. Attends-la-Suite grimpa comme une fusée au sommet du box-office. En quelques mois, il atteignit une popularité bien supérieure à celle de Ah-Ah. Le chiffre de ses cachets comportait autant de zéros qu'un cachet d'Alka-Seltzer fait de bulles dans un verre d'eau. Sa renommée traversa l'Atlantique. Il devint la coqueluche des Américains. Mais il ne pouvait rester plus d'un mois à l'étranger, car, disait-il gravement, « c'est le public français qui me donne ma légitimité comique ». Fifty-Fifty couvrait sa poule aux œufs d'or avec un amour plus que maternel.

Il éprouvait une indicible angoisse à l'idée qu'Attends-la-Suite puisse le quitter, tomber malade ou être victime d'un accident. Il l'obligeait à se nourrir de produits sans colorants selon un régime de santé très strict, et il le faisait suivre régulièrement par les plus grands médecins. D'ailleurs, il refusait la plupart des engagements pour éviter le surmenage. Quand les malheurs se mirent à pleuvoir sur la tête du pauvre comique, nul n'aurait pu accuser Fifty-Fifty d'avoir manqué de prévoyance.

D'abord, Attends-la-Suite perdit sa femme. Au cours d'une tournée dans un pays chaud, elle attrapa un virus et mourut en deux jours. La culpabilité qu'il éprouva décupla son chagrin. Les médias abreuvèrent le public de révélations sur le drame, brodant à l'infini sur le thème du clown triste qui doit néanmoins continuer à faire rire. «La dure loi du spectacle», voilà comment ils présentaient la chose. Fifty-Fifty, compréhensif, résilia tous les contrats de sa vedette et lui conseilla de prendre des vacances pour se remettre. Mais, au cours de ces vacances, justement, la fille unique d'Attends-la-Suite, qu'il chérissait d'autant plus qu'elle était le portrait de sa mère, se noya bêtement, victime d'hydrocution à deux mètres du rivage, le jour de son cinquième anniversaire. Fou de douleur, Attends-la-Suite se jeta par la fenêtre du cinquième étage de son palace. Il ne se tua pas, mais se bousilla les vertèbres au point qu'il ne put se déplacer autrement qu'en petite voiture et serré dans un corset de métal qui le torturait. Cette suite d'événements tragiques fut scrupuleusement relatée par les médias avec un grand luxe de détails. La fibre sensible du public fut grattée à vif. Les gens sanglotaient au simple nom d'Attends-la-Suite. Ils lui envoyèrent des milliers de messages de sympathie, des lettres d'encouragement

mouillées de larmes. Dans la rue, des inconnus l'abordaient pour lui serrer la main en prononçant des phrases bien senties du genre :

– Tenez bon, il faut remonter la pente. On est tous derrière vous.

Fifty-Fifty repoussa la date des engagements prévus.

– Tu sais, disait-il, je comprends très bien que tu n'aies plus envie de faire ce métier. Ne te casse pas la tête pour moi, j'en trouverai un autre. On peut carrément annoncer que tu te retires de la scène.

– Pas question, répondit Attends-la-Suite. Le public, c'est toute ma famille. Depuis que j'ai perdu le reste, j'ai encore plus besoin de lui. Mon destin, c'est de le faire rire. Je me dois à lui.

Fifty-Fifty écrasa furtivement une larme et étreignit avec force l'épaule de son courageux ami. Mais la série noire n'était pas terminée. Quelques jours avant le grand gala de rentrée d'Attends-la-Suite sur une scène parisienne, Fifty-Fifty passa sous les roues d'une arroseuse municipale. À l'équipe de télévision qui vint l'interviewer après l'enterrement, le comique se borna à déclarer :

– Aujourd'hui, je pleure un ami, mais le spectacle doit continuer.

Stoïque, il poursuivit ses répétitions. Tout le monde pleurait en écoutant ses monologues les plus désopilants, en regardant ses mimiques les plus irrésistibles. Certes, il était un peu handicapé par son fauteuil roulant, mais le génie d'Attends-la-Suite était tel qu'il profitait de cet inconvénient. Le directeur du théâtre, les yeux rougis et les glandes lacrymales à sec, fit une déclaration à la presse dans laquelle il jurait n'avoir jamais vu un comique pareil dans toute son existence. Les journalistes écrivaient fébri-

lement sur leur bloc détrempe de larmes. Les Kleenex humides jonchaient le sol. Il régnait une atmosphère de recueillement et de dignité rarement atteinte lors de la visite du pape à Paris. Mais lorsque Attends-la-Suite apparut, un peu plus tard, au lever du rideau, l'ovation qui l'accueillit égalait en ferveur celle qui salua le général de Gaulle à la libération de Paris. Bouleversé par ce témoignage d'affection de la part de son public, Attends-la-Suite fut incapable d'entamer son premier sketch, tellement il avait la gorge serrée. D'abord surprise par le silence de son comique favori, la salle finit par comprendre ce qui se passait. Des bravos crépitèrent. Les spectateurs, debout, acclamaient Attends-la-Suite qui, lui, restait assis, ne pouvant faire autrement. L'émotion était à son comble. Soirée inoubliable. Ayant récupéré l'usage de la parole, l'artiste, en reniflant, put enfin se lancer dans son histoire du chirurgien aveugle. Le public gémissait à fendre l'âme, ayant présents à l'esprit les épisodes tragiques qui transparaissaient sous la drôlerie de façade. Mais le fond du désespoir fut atteint lorsqu'il interpréta son morceau de bravoure : le virtuose qui défend son piano, pris à l'abordage par des pirates, tout en jouant la marche funèbre de Chopin. Il y eut plusieurs évanouissements, et l'on vit d'honorables hommes d'affaires sangloter dans leur mouchoir. Des femmes se tordaient les mains en poussant des cris déchirants, et les machinistes, incapables d'assurer plus longtemps le déroulement du spectacle, baissèrent prématurément le rideau. Il n'y eut qu'une seule ombre à ce tableau triomphal : un jeune provocateur, qui avait eu le culot de rigoler au milieu de la tristesse générale, faillit être lynché par la foule.

Attends-la-Suite alla souper d'une gratinée à l'oignon en

compagnie de quelques amis fidèles, dans une brasserie à la mode.

- Et maintenant, quels sont tes projets ?
- Continuer à faire rire. C'est le plus beau métier du monde.